

Annick Houel : *L'adultère au féminin et son roman*

Chantal Théry

Volume 13, Number 1, 2000

La marche mondiale des femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/058086ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/058086ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Théry, C. (2000). Review of [Annick Houel : *L'adultère au féminin et son roman*]. *Recherches féministes*, 13(1), 182–185. <https://doi.org/10.7202/058086ar>

la toile de fond sur laquelle se détache le portrait fascinant d'une femme généreuse, une femme qui a tenté, par l'engagement de toute une vie, de faire advenir un monde meilleur pour ses compatriotes et en particulier pour ceux et celles qui sont les plus démunis.

NADIA FAHMY-EID
Outremont (Québec)

—● Annik Houel

L'adultère au féminin et son roman.

Paris, Armand Colin, coll. « Nouveaux en psychanalyse »,
1999, 175 p.

L'insistance sur la notion de fidélité a toujours inscrit l'adultère au cœur de l'institution du mariage. L'adultère au féminin, pratique millénaire malgré les risques considérables de répression¹ — jusqu'à l'assouplissement, en France du moins, de la législation civile et pénale en 1975 —, souligne l'énorme exigence d'amour investie dans le couple et la permanence de l'insatisfaction amoureuse des femmes. Ni la libéralisation du divorce, ni le compagnonnage amoureux, ni le mariage d'amour, devenu aujourd'hui le modèle du genre, n'ont entraîné la fin de l'adultère. La pratique de l'adultère, à l'aune de laquelle on peut mesurer l'état d'une société en matière de répression sexuelle ou d'égalité entre les sexes, ne donne guère lieu cependant, malgré les enquêtes répétées, à des statistiques précises et à des explications claires. Le sujet est encore complexe, si ce n'est tabou, insuffisamment traité dans ce que les sociologues appellent le « multipartenariat » et les magazines, « l'infidélité », enclins que sont ces derniers à des effets de mode et des analyses rapides². Annik Houel, professeure à l'Institut de psychologie de l'Université Lumière Lyon 2³, ayant constaté que la psychanalyse offre toujours peu de matière pour une véritable réflexion sur l'adultère féminin, tente de comprendre cette pratique, de découvrir les racines des charmes de l'amant et de réduire le malentendu entre les sexes à partir des enseignements que lui fournit... la littérature au féminin : « L'un des lieux privilégiés où l'imaginaire s'exerce étant sans conteste celui de la littérature, on peut postuler que le succès de l'adultère dans le roman permet d'analyser les éléments du manque qu'il est censé pallier, en tout cas au niveau fantasmatique » (p. 11). Convaincue que, dans l'imaginaire occidental, l'adultère féminin est typiquement français, A. Houel se livre à l'analyse détaillée, sémiotique, des mises en scène du rapport amoureux (du dit ou de l'aveu de l'amour, de la description du rapport sexuel) dans six textes féminins français : *Guigemar* (vers 1160), ou l'adultère courtois chez Marie de France, *La princesse de Clèves* (1678), ou l'adultère chaste

1. Annik Houel prépare, avec Patricia Mercader et Helga Sobota, un livre sur le crime passionnel.

2. Voir le dossier « L'infidélité au féminin. Leur nouveau mot d'ordre, là aussi : Vive la parité ! », *Le Nouvel Observateur*, n° 1815, 19-25 août 1999, p. 4-13. Une courte entrevue avec Annik Houel y figure.

3. Elle a aussi écrit *Le roman d'amour et sa lectrice. Une si longue passion* (Paris, L'Harmattan, 1997).

de Mme de La Fayette, *Valentine* (1832), ou l'adultère romantique chez George Sand, *L'ingénue libertine* (1909), ou l'adultère bourgeois selon Colette, *Les mandarins* (1954), ou l'adultère rédempteur chez Simone de Beauvoir ainsi que *La chambre des dames* (1979), ou l'adultère maternel selon Jeanne Bourin.

A. Houel investigate avec brio le sens caché, l'inconscient du texte, et dégage peu à peu les caractéristiques de l'invariant fantasmatique sous-jacent, de l'amant courtois à l'amant de la modernité. Elle montre aussi que le roman d'amour répond particulièrement bien à cet invariant, ce qui explique son succès immuable et la constance du « bovarysme » (devenu aujourd'hui la bovarisation des femmes au foyer, isolées dans leur banlieue, avec tous les risques d'aliénation, d'état dépressif que ces confinements leur font courir).

Si le Moyen Âge est plus que jamais à la mode, c'est, en partie, parce que les sources de la définition occidentale de l'amour se trouvent dans « la courtoisie médiévale » et que la force fantasmatique de l'amant courtois est toujours intacte. Encore faut-il bien distinguer entre Nord et Sud, langue d'oïl et langue d'oc, trouvères et troubadours, et rendre aux « trobairitz », ou « troubadours » du Sud, leurs mots et leur originalité, ce que ne manque pas de faire A. Houel dans son essai⁴ : Marie de France, à la croisée des deux cultures du Nord et du Sud, mentionne donc que le désir féminin peut s'exprimer et précise déjà certains éléments qui vont se retrouver au fil des siècles dans les romans étudiés.

A. Houel révèle que l'amant idéal fantasmé — réactivé par l'intertextualité et la filiation littéraire — fait appel aux mêmes ressorts au fil des siècles, renoue avec une relation d'amour mythique, la nostalgie du premier objet d'amour que les femmes ont dû abandonner de façon plus draconienne que les hommes, l'objet maternel. Le souvenir de la relation à la mère dont le deuil reste toujours à faire explique que les femmes sont toujours, peu ou prou, en manque d'amour. La figure de la mère, refoulée, cachée sous celle de l'amant, est l'invariant qui fonde l'attrait des femmes, à travers les siècles, pour la littérature sentimentale. Selon l'essayiste, les écrivaines, tout comme leurs lectrices, sont particulièrement sensibles à la pathologie propre à la relation mère-fille. Dans une lecture fine de la scène de l'aveu de la princesse de Clèves, A. Houel repère surtout, derrière les figures attendues du mari et de l'amant virtuel, l'emprise maternelle qui dicte le sort tragique de sa fille, réduite à l'ombre d'une mère à l'interdit et au surmoi contraignants. Il y a encore, d'ailleurs, dans *L'amant* de Marguerite Duras, autant de mère, si ce n'est plus, que d'amant...

George Sand, ici à travers la figure adultère de Valentine, milite pour une nouvelle législation concernant le mariage et pour le mariage d'amour, et elle s'engage dans un questionnement sur la jouissance et l'érotisme au féminin. Ce qui était voilé en ce XIX^e siècle puritain se met en mots à la Belle Époque. Colette, tout au long de son œuvre, interroge la bisexualité psychique, l'androgynie de chacun et de chacune. Son amant idéal occupe aussi, comme l'amant Bénédicte de *Valentine*, la position de troisième sexe, qui allie les qualités des deux sexes, des deux images parentales et comble la demande amoureuse de la femme. Avec Antoine, mari et amant, pas jaloux et en position d'abnégation et

4. Elle précise que la relation courtoise la plus traditionnelle et la plus mortifère, celle du Nord, repose sur le postulat du silence de la femme et de son absence en tant que sujet. Les poètes romantiques et surréalistes, qui ont réhabilité la poésie courtoise, sont d'ailleurs, dit-elle, ceux qui, dans un même mouvement, ont remis la femme sur un piédestal et l'ont fait taire.

d'amour infinis, le plaisir de la femme (Minne, dans *L'ingénue libertine*) entre dans la définition maritale de l'amour.

Simone de Beauvoir, quant à elle, vante les mérites d'un contrat amoureux, scandaleux et innovateur, fait d'amours contingentes, secondaires mais nécessaires. La tonalité mystique, paradisiaque et maternelle habite aussi son œuvre ; lorsqu'elle note que l'homme est rarement un *hammam*, A. Houel décrypte la condensation des mots « homme », « amant » et « maman » que le reste de l'analyse sémiotique confirme. S. de Beauvoir est la seule à s'attacher à la dimension érotique de l'odorat. Tous les romans étudiés perpétuent l'« asag » courtois, les mains caressantes et érotiques de l'amant. Selon l'essayiste, ces caresses physiques qui font revivre les soins maternels, le Moi-peau (Didier Anzieu), ont pour alliées les caresses verbales, « la peau de mots tissée » par l'amant. Contrairement à l'acte sexuel (un paragraphe), les préliminaires (plusieurs pages) tiennent bien le rôle principal.

L'un des mérites de l'essai d'A. Houel, outre son analyse fine et éclairante des extraits de lais et romans au féminin, est de faire le point sur les théories analytiques (le supplément bibliographique qui complète sérieusement l'essai comprend d'ailleurs une précieuse entrée « Psychanalyse et féminité ») et d'explorer de nouvelles avenues. Si Freud avait bien vu que la mère est le premier objet d'amour, le prototype de toutes les relations amoureuses, les analyses se sont heureusement raffinées et A. Houel cite, entre autres, Jean-C. Lemaire selon qui le fait de tomber amoureux est certes régression mais aussi maturation et recreation. L'idée avancée plusieurs fois par Freud de l'adultère comme issue à une vie sexuelle compromise par un mariage auquel les jeunes filles étaient insuffisamment préparées devait être poursuivie par une analyse plus complexe des ressorts de l'adultère — pour faire une histoire d'amour, il faut être deux, deux sujets qui, à travers l'échange narcissique de leur moi, recréent un équilibre — et une approche enfin « positive » de la féminité.

Dans le trio que constitue la femme, l'amant et le mari, se mêlent, au féminin comme au masculin, désir et interdit. Le mari reprend le rôle du père garant de la loi et de la mère œdipienne qui la fait respecter et offre, comme « dans un port » après la tempête de la relation pré-œdipienne à la mère (Freud), un havre sécurisant et reposant. L'amant occupe une position œdipienne, la femme de l'autre-Père étant le substitut de la mère, tout en satisfaisant l'aspect passionnel de la relation à la mère prégénitale. Quant au secret omniprésent — à demi dévoilé cependant par la princesse de Clèves —, il apparaît comme la condition nécessaire à la vie érotique de la femme, à cause du lien fortement établi entre interdit et sexualité dès l'enfance. La transgression de l'interdit reste alors la condition de l'amour, voire de la jouissance : l'adultère et son secret remplissent à merveille cette fonction. L'amour demeure toujours cependant la condition *sine qua non* de la jouissance ; Piera Aulagnier-Spairani y voit un aveuglement précis, un « étrange leurre qui veut que ce désir, [la femme] ne puisse l'accepter que pour autant qu'il se revêt des habits de l'amour » (p. 154).

Pour A. Houel, l'histoire du narcissisme primaire, de la partie la plus refoulée de l'histoire de la femme, son amour et sa nostalgie de la mère pré-œdipienne, son « homosexualité primaire », est loin d'être bien explorée. Du côté de la psychanalyse, le concept de « séduction maternelle » suscite encore le malaise, donc la controverse, quand ce n'est pas la dénégation pure et simple. Dans la nouvelle quête « positive » de la féminité, l'auteure passe

en revue des spécialistes qui insistent sur la problématique de la dyade mère-fille, telles Luce Irigaray, tôt intéressée par le « continent noir du continent noir », soit la relation mère-fille, Danièle Brun ou Françoise Couchard ; pour sa part, Jacqueline Lanouzière analyse les tendances homoérotiques réveillées par la fille ; Janine Chasseguet-Smirgel, de son côté, évoque l'« inassouissable homosexualité », Annick Le Guen, quant à elle, souligne la relation narcissique et la filiation féminine dans la nostalgie, le rêve ou le fantasme de la plupart des femmes ; et Françoise Héritier interroge l'inceste de « deuxième type ».

L'adultère se place donc sous le signe de la régression et de la passion contrôlées, aux risques limités : le mari garde-fou est le garant de l'interdit de l'inceste mère-fille qui se rejoue avec l'amant. La double demande de la femme adultère hétérosexuelle⁵, le schéma en partie traditionnel des rapports entre les sexes et la fin souvent moraliste des romans servent à se défendre de l'homosexualité inscrite dans l'histoire de la petite fille — et, sans doute, du féminin. A. Houel, qui a le mérite d'explorer ici les chemins de passions modélisées par la relation mère-fille, pense que l'avenir de l'amour et du désir féminins, des relations entre les sexes, doit tabler sur des connaissances nouvelles — son essai y contribue —, des cliniques du et au quotidien et un bon remue-ménage culturel et linguistique. L'auteure notait, au début de son essai, l'ambiguïté du terme « amour », qui mêle sentiment et acte sexuel (quand le grec employait *agape* (dimension sublimée du don) et *eros* (dimension sexuelle), rappelait que la distinction entre « aimance » et « amour » (sexuel) n'avait pas trouvé de faveur auprès du public et que les mots « maîtresse » et « amante » avaient toujours un double sens... Devenue de nos jours la fête... des couples amoureux fidèles, qui se souvient que la Saint-Valentin, à la fin du Moyen Âge, était celle d'une liberté adultère ?

CHANTAL THÉRY

Département des littératures
Université Laval

—● Claudette Gagnon

Pour réussir dès le primaire.

Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1999, 173 p.

Dans toutes les sociétés, l'éducation scolaire des jeunes est un enjeu fort important. De plus en plus, les journaux, les colloques, les gens de la rue traitent de la performance et de la réussite des élèves. Au Québec, un fait de l'actualité retient l'attention : les filles réussissent mieux que les garçons à l'école. Les recherches montrent que ce constat est généralisé dans plusieurs autres pays. On cite même, pour nombre de pays, des statistiques inquiétantes concernant l'abandon de l'école par les garçons. L'auteure choisit de s'y arrêter et traite notamment des questions suivantes : pourquoi les filles réussissent-elles

5. Et qu'en est-il précisément de l'infidélité conjugale... avec une femme, comme dans *Claudine en ménage* de Colette ?